

Capitalism: A Love Story
Quel pouvoir pour le documentaire?
Le capitalisme : une histoire d'amour— États-Unis 2009,
120 minutes

Dominic Bouchard

Numéro 263, novembre–décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63364ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, D. (2009). Compte rendu de [Capitalism: A Love Story : quel pouvoir pour le documentaire? / *Le capitalisme : une histoire d'amour*— États-Unis 2009, 120 minutes]. *Séquences*, (263), 47–47.

Capitalism: A Love Story Quel pouvoir pour le documentaire ?

Depuis Alexis de Tocqueville existe l'idée selon laquelle la presse et, par extension, l'ensemble des médias formeraient une sorte de contre-pouvoir à l'État et aux lobbys. Même s'ils ne sont plus aussi nombreux aujourd'hui à défendre la force et la cohérence de ce fameux « quatrième pouvoir », la question de l'interaction entre les objets médiatiques (article, reportage, documentaire, etc.) et l'espace public demeure tout à fait pertinente.

DOMINIC BOUCHARD

Il aura fallu vingt ans à Michael Moore pour s'intéresser au sujet de ses sujets, aux fondements des problèmes qu'il a soulevés. Que ce soit par l'industrie automobile, la vente d'armes à feu, l'administration politique américaine, le système de santé américain, la votation, le documentariste examine toujours la même question : quelle est la relation de pouvoir entre les dirigeants politiques et économiques d'un côté, puis les citoyens de l'autre ? Depuis son magnifique **Roger et moi**, Moore a des comptes à régler avec le système néolibéral dans lequel nous vivons. Cette fois, son exposé sera sans détour : le capitalisme est tout simplement incompatible avec la démocratie. Et pour la première fois, il boucle la boucle en s'intéressant en même temps aux causes, aux effets et aux solutions du problème.



Des comptes à régler avec le système néolibéral

Si **Capitalism** est son œuvre la plus mature à ce jour — sans nécessairement être sa meilleure — Moore n'a pas pour autant perdu ses réflexes d'antan. Il travaille la voix off (toujours aussi drôle et divertissante), les images d'archives et les images prises sur le vif, pour *faire image*, car tel est le mode discursif de Moore : utiliser les outils du langage cinématographique pour provoquer chez le spectateur une représentation mentale d'une idée. Autrement dit, Moore préfère l'efficacité du slogan à la rigueur de l'exposé.

S'agit-il alors de propagande ? Non, pas si l'on suit le raisonnement de Noam Chomsky et de Robert McChesney selon lequel il y a propagande lorsqu'un seul point de vue peut s'exprimer dans l'espace public ou qu'un point de vue est dit objectif, alors qu'il est pleinement subjectif. Moore fait tout le contraire. En opposant, par exemple, le capitalisme et la démocratie, il affirme, d'emblée, qu'il a deux manières (au moins) d'organiser la société. Qui plus est, sa partialité est pleinement assumée et affichée. Aucun de ses documentaires ne cache son

dispositif *auteuriel*. Bien au contraire, ce qui séduit le public c'est, entre autres, ce que nous pourrions nommer les marqueurs de subjectivité, toujours très nombreux. D'abord, il a cette voix off naïve et sympathique qui s'adresse à nous en utilisant la première personne du singulier. Ensuite, il y a les images d'archives que l'on retrouve dans son premier film comme dans son dernier film qui nous montre le jeune Michael, fils d'un ouvrier de chez GM, donc directement concerné par les problèmes de la classe moyenne fragilisée par les débâcles des grandes entreprises. À cela s'ajoute sa silhouette de camionneur qui occupe fréquemment une partie du champ. Le documentariste se transforme ainsi en personnage, en une sorte de héros ordinaire qui, dans **Capitalism**, commet un ultime acte de justice en faisant plusieurs tentatives d'arrestations citoyennes devant le siège social des grandes banques américaines. Il est donc fallacieux d'affirmer que Moore n'est pas objectif, qu'il est partial. Moore n'a jamais prétendu le contraire. Ce type de reproche est fondé sur cette croyance populaire en l'existence d'une vérité objective révélée par le dispositif documentaire. Le long métrage de Rick Caine et Debbie Melnyk **Manufacturing Dissent** (2007) nous a révélé un micro scandale entourant **Roger et moi** : Moore aurait évacué au montage toutes les scènes montrant des grévistes s'opposant à la fermeture des usines de GM. Laisant ainsi croire que les travailleurs avaient accepté leur sort dans la plus grande des passivités. Sans penser que cela avait été une tactique pour provoquer une prise de conscience, l'on s'était offusqué de cette manipulation de la réalité ; tout comme l'on s'était offusqué d'ailleurs du fait que Moore avait caché sa rencontre avec Roger Smith. Au-delà du caractère scandaleux de cette manœuvre, il faut tenter de comprendre ce que cela nous dit du rapport qu'a le cinéma de Moore avec la société civile. La grande absente de ses pamphlets a toujours été la figure de la résistance collective. À la manière du cinéma hollywoodien dont il s'inspire à divers niveaux, le cinéaste privilégie longtemps la figure du héros unique à celle d'un groupe. Cela sert mieux la progression de son récit généralement structuré autour d'une quête. Mais enfin, la collectivité existe. Vingt ans plus tard, Moore nous montre des citoyens s'organiser pour faire de la désobéissance civile, ou encore, fonder une coopérative de travail. À suivre...

■ **LE CAPITALISME: UNE HISTOIRE D'AMOUR** — États-Unis 2009, 120 minutes — Réal. : Michael Moore — Scén. : Michael Moore — Images : Daniel Marracino, Jayme Roy — Mont. : Conor O'Neill, John Walter — Mus. : Jeff Gibbs — Son : Francisco La Torre, Mark Roy, Hilary Stewart — Avec : Michael Moore — Prod. : Anne Moore, Michael Moore — Dist. : Alliance.